

LE COURRIER DES ÉTATS-UNIS.

JOURNAL POLITIQUE ET LITTÉRAIRE.

VOL. III.

NEW-YORK, MERCREDI, 8 SEPTEMBRE 1830.

NO. 56

ESPAGNE.

MADRID, 8 juillet.

(Correspondance particulière.)

M. Salmon, ministre des affaires étrangères, se trouvant gravement malade, son portefeuille a été confié provisoirement par le roi à M. Calomarde, ministre de grâce et de justice.

Le 25 du courant, à cinq heures du matin, LL. MM. et LL. AA. RR. sont arrivées à Madrid qu'elles quitteront sous peu de jours pour se rendre à la résidence royale de la Granja. L'infant don François de Paule et son épouse doivent se rendre aux eaux de Cestona et de là à Saint-Sébastien pour prendre les bains de mer.

La cour de Rome a refusé à l'évêque de La Havane, à cause de ses opinions libérales, la permission d'accorder des mariages entre parens, mais le prélat n'en tient compte et il en donne comme par le passé, les mariages se font comme si le saint père avait donné son consentement. Peut-être sera-ce le meilleur moyen de l'obtenir.

La femme du célèbre don Rufino Gonzalès, jadis sur-intendant-général de police et aujourd'hui conseiller au conseil des finances, vient d'être prise sur le fait, comme elle faisait la contrebande. Les employés aux barrières ont saisi une grosse outre remplie d'huile, qu'elle avait fait placer dans sa voiture et qu'elle cherchait à introduire dans la ville en revenant de la promenade.

Le titre de comte de Cuba doit être incessamment accordé à M. Denis Vives, capitaine général de cette île. C'est moins pour ses anciens services que pour la dénonciation qu'il a récemment faite d'une prétendue conspiration républicaine à la Havane.

L'infant don Sébastien doit se marier bientôt avec une princesse de Sardaigne. On a déjà préparé son trousseau.

L'infant don François de Paule a obtenu la permission de se rendre à Paris, si les bains de mer que doit prendre à St-Sébastien l'infante son épouse ne rétablissent pas sa santé.

Le gouvernement vient de créer une junte ayant pour titre : *Junte pour la rectification des traités*. L'objet de cette junte est de rechercher et de fixer la véritable dette de l'Espagne envers les puissances étrangères. Cette junte sera présidée par M. Joseph Ymaz, actuellement directeur des rentes.

Quoique en état de convalescence, M. Salmon vient de reprendre le portefeuille des affaires étrangères.

Le roi ayant mis sous la protection immédiate de la reine la *Casa del Campo* (superbe maison de plaisance,) cette princesse fait venir de Naples un agronome célèbre pour y cultiver des prairies artificielles et y faire plusieurs essais d'agriculture.

On va construire à Bonama, à l'embouchure du Guadalquivir, à raison de la franchise du port de Cadix, une douane dont l'établissement coûtera 14 millions de réaux : on se procure cette somme en surchargeant les droits sur différentes denrées.

M. Varela, commissaire-général de la Cruciate, vient d'accorder à la jolie marquise de Selva-Alegre une pension de huit mille réaux par an, pris sur les fonds des bulles.

La reine, en se rendant sous peu de jours à la résidence royale de la Granja, ira préalablement voir l'Escurial.

Aujourd'hui le roi a assisté au combat de taureaux.

Je vous transmets sans commentaires le document suivant : c'est une invitation adressée dernièrement par le général Grimarest à différentes personnes de Séville pour assister à une procession :

« Le lieutenant-général don Pierre Grimarest, premier esclave de l'illustre et royal esclavage de la très sainte Trinité de l'église paroissiale de l'apôtre Saint-André de cette ville, en sa qualité de lieutenant du roi notre seigneur, qui en est l'esclave perpétuel, tant en son nom qu'en celui des autres officiers de l'illustre et royal esclavage, vous invitent, Monsieur, et ils espèrent de votre dévotion et de votre piété que vous ne les refuserez pas, à les accompagner à la procession qui aura lieu dans la soirée du dimanche, 6 juin courant, à cinq heures et demie du soir, dans laquelle on portera les images de l'ineffable mystère. Vous pouvez être sûr de la récompense divine qui vous sera accordée pour cet acte de religion, et de la reconnaissance du corps de l'illustre et royal esclavage. »

Maintenant nos bâtimens marchands ne seront plus assujettis au droit de transit qu'ils payaient à leur passage par le canal de Constantinople ; la Porte vient de faire connaître à notre gouvernement que le droit d'entrée dans la mer Noire était aboli : c'est une conséquence du traité d'Andrinople.

La noblesse veut regagner les bonnes grâces du roi ; pour y parvenir, ce n'est point sur des actions d'éclat qu'elle compte ; elle se donne en spectacle dans les cirques. Hier, par exemple, elle a figuré dans un combat de taureaux à la ré-

sidence royale de St-Ferdinand, à deux lieues de notre capitale. Le jeune duc de Saint-Charles remplissait le rôle de torréador à cheval, et le marquis de Salvatiera celui de torréador à pied ; le chevalier Charles Latorre était matador, c'est à dire celui qui égorge l'animal. Voilà, certes, des titres pour acquérir une illustration nouvelle et se réhabiliter dans l'opinion des peuples.

Lundi dernier, l'infant don François de Paule et son épouse se sont mis en route pour Cestona, où ils vont prendre les eaux.

La malle-poste venant de France est arrivée aujourd'hui après plusieurs heures de retard. Cette malle-poste a été attaquée près de Buitrago par une bande de voleurs qui se sont emparés des dépêches adressées au roi et d'une petite caisse adressée à la reine, ainsi que de deux chevaux.

On vient d'arrêter à Séville un Italien accusé d'avoir contre-fait des valès royaux ; il en avait donné plusieurs à un agent de change pour les négocier.

Un agent de l'empereur de Maroc s'est adressé à l'hôtel des monnaies de Séville pour y faire frapper des espèces en or pour la valeur de 300 mille piastres fortes. Le directeur de la monnaie a consulté le gouvernement sur ce sujet ; mais on a rejeté bien loin cette proposition ; en conséquence l'agent marocain est parti pour l'Angleterre où il trouvera sans doute plus de facilité pour faire gagner à un établissement public le bénéfice de la fabrication.

PORTUGAL.

LISBONNE, 5 juillet.

(Correspondance particulière.)

Le brick de guerre portugais *Treize-Mai* vient d'arriver du Brésil en 56 jours de traversée : ce brick a apporté des dépêches pour don Miguel, mais rien n'a encore transpiré de leur contenu.

Il y a dans la province des Algarves deux bandes d'hommes bien armés et bien montés ; ils imposent des contributions dans les villages et rendent à la liberté les prisonniers qu'ils trouvent dans les cachots. Des détachemens de Setuval ont été envoyés à leur poursuite, mais on n'a pu les atteindre, attendu qu'une partie se retire vers la frontière de l'Espagne, et l'autre dans les montagnes de Mourao, où il est impossible de les attaquer. C'est l'existence de ces bandes redoutables qui a retardé la mise en service des nouvelles diligences établies d'Aldeagalega à Badajoz, et qui seraient les premières proies des bandes des montagnes de Mourao.

Les divertissemens de don Miguel se multiplient en proportion des progrès de la misère publique. Tandis que le peuple meurt de faim, il n'est question à la cour que de fêtes et de plaisirs. Ce mépris pour la position malheureuse des Portugais, révolte tout le monde. On n'est pas moins indigné des excès auxquels don Miguel et quelques courtisans s'abandonnent. Dans une de ces parties au petit palais de Bellavista, les familiers de l'usurpateur ont passé avec lui trois jours entiers à des débauches que la bienséance ne permet pas même d'indiquer ici ; qu'il suffise de dire que tout était préparé pour lui rappeler les folies de sa jeunesse : rien n'y manquait, si ce n'est la présence du marquis d'Engenja, dont le libertinage abrège l'existence. Après trois jours de déportemens, pendant lesquels le royaume demeura à la merci des seuls caprices d'un ministre hébété, d'un intendant de police inepte et d'un recors audacieux, don Miguel revint à la cour entendre la messe et distribuer quelques médailles à son effigie. Telles sont les occupations actuelles de celui qui a usurpé le trône de Bragança.

Le ministre d'Espagne et le nonce du pape sont les seuls agens diplomatiques qui aient assisté au dernier baise-main dans le palais d'Ajuda.

Dans les derniers jours de juin un affreux ouragan a ravagé toute la province du Minho.

HANOVRE.

PROCLAMATION DE GUILLAUME IV.

HANOVRE, 2 juillet.

Voici les lettres-patentes que le gouvernement a publié.

« Nous, GUILLAUME IV, par la grâce de Dieu, roi de l'empire uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, roi de Hanovre, duc de Brunswick et de Lunebourg, etc., etc.

« Il a plu au Tout-Puissant d'appeler à lui, le 26 du mois passé, notre bien-aimé et respecté frère, S. M. George IV, roi de l'empire uni de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, roi

de Hanovre, duc de Brunswick et de Lunebourg, etc., etc., et de plonger par cet événement dans la plus profonde douleur, nous, notre famille royale, et tous nos fidèles sujets.

« La succession du royaume de Hanovre nous est échue par suite de cet événement, et en vertu des droits de succession en vigueur dans notre royale famille. Nous avons pris les rênes de ce gouvernement et la propriété de tous les droits et privilèges qui y sont joints ; et nous vous le faisons gracieusement savoir. Nous avons la ferme confiance que tous nos serviteurs, vassaux, possesseurs de fief et sujets, nous voueront la fidélité et l'obéissance qui nous est due, et qu'ils nous témoigneront toujours dévouement et affection entière.

« En retour, nous les assurons tous de notre royale munificence et de la protection de leur prince ; ce sera toujours le but de nos vœux et de nos efforts les plus ardens d'augmenter de toutes les manières possibles la prospérité et le bien-être des sujets qui nous sont confiés par la divine providence.

« Nous voulons en même tems que, jusqu'à nouvel ordre, tout dans notre royaume de Hanovre reste comme par le passé, et nous ordonnons que cette proclamation soit placardée dans tous les lieux publics, et qu'elle y reste affichée pendant deux mois ; après ce délai, elle sera renvoyée au ministère de notre cabinet, munie du certificat attestant qu'elle a été publiée de la manière ci-dessus.

« Hanovre, le 1^{er} juillet 1830.

« Par ordre spécial de S. M. R. :

« ADOLPHUS FRÉDÉRICK. »

TURQUIE.

BUCHAREST, 25 juin.

Notre correspondance particulière de Constantinople fait une peinture effrayante de l'état des affaires en Albanie. Le refus fait par la milice turque de marcher contre les rebelles a placé la Porte dans la situation la plus critique. Cet important corps militaire a non-seulement refusé de s'opposer aux projets de la rébellion, mais plusieurs soldats ont quitté leurs étendards pour s'enrôler sous ceux de la révolte. D'un autre côté, les insurgés perfectionnent chaque jour leur organisation et leur discipline militaire. Ils sont instruits à l'européenne par des officiers étrangers, et leur plan paraît être de rester sur la défensive jusqu'à ce qu'ils soient complètement organisés.

Le sultan met beaucoup d'activité à porter son armée sur un pied respectable. Sa Hautesse comprend toute l'importance de la nouvelle insurrection, et emploie tous les moyens d'empêcher qu'elle n'ait une issue semblable à celle de l'insurrection grecque. L'ennemi le plus redoutable que le sultan ait à combattre est un trésor vide, ce qui l'empêche de compléter promptement les armemens nécessaires dans une conjoncture aussi grave. S'il réussit à faire un emprunt, ce sera pour payer la dette qu'il a contractée envers la Russie. On dit que le sultan a consulté le mufti, pour savoir si dans l'extrême pénurie d'argent où il se trouvait, il serait excusable de disposer d'une partie des pierres qui sont gardées comme dépôt dans le trésor particulier du sérail. Déjà beaucoup de Grecs et de Juifs sont arrivés à Constantinople, dans l'espoir de se rendre acquéreurs de ces précieuses raretés.

(Correspondant de Nuremberg.)

AMÉRIQUE DU SUD.

COLOMBIE.

Le *Mercurio*, de cette ville, contient les détails ci-après extraits d'une lettre adressée de la Colombie aux rédacteurs, en date du 7 août.

« Vénézuëla fait des progrès dans son organisation, et le patriotisme du Congrès donne l'espoir qu'il va procéder à l'établissement du système fédéral, le seul qui puisse faire le bonheur du pays et auquel la nature l'a destiné. Le Congrès a sanctionné l'union fédérale avec le centre et le sud ; il a décrété que toutes les religions seront tolérées, et a aboli les cours ecclésiastiques et militaires. Il lui reste à faire disparaître un ancien privilège, d'après lequel les hommes de ces deux classes ne sont point aménables devant les lois de l'état. Le renversement de cette prérogative, et l'adoption à sa place du système simple de l'égalité, seront pour l'Amérique du Sud l'achèvement le plus important qui aura été fait vers les principes républicains. Toutefois, la tolérance religieuse est une mesure de la plus haute importance et dont le bienfait sera senti au plus tôt. En effet des émigrés, acquisition pré-

cieuse par leur industrie, viendront se fixer dans le pays et cultiver nos terres maintenant que le plus grand obstacle au système d'amélioration a été détruit.

Ces mesures ont été adoptées sans le concours de Bolivar. Le capitaine Clarke, arrivé le 4 de ce mois en 18 jours de Porto-Cabello, rapporte qu'un ordre du général Paez interdit aux négocians établis dans les ports de Venezuela, la faculté de faire le commerce avec les citoyens de nations qui ne sont pas liées par des traités avec la Colombie. Conséquemment, le commerce n'est permis qu'avec les républiques de l'Amérique, la France, l'Angleterre, les Pays-Bas et le Brésil.

PORT-ROYAL, (Jamaïque) 21 juin.

Nous apprenons par le Kingston parti de Carthagène le 16, qu'on y jouissait d'une parfaite tranquillité. Cependant les affaires étaient interrompues, et la ville n'offrait d'autre spectacle que celui des parades militaires. L'habillement des soldats a été renouvelé. Bolivar résidait encore à Turbaco, d'où il venait fréquemment en ville, sans être accompagné. Il en résulta pour lui un sort semblable à celui du général Sucre. Ses amis ont cherché à le mettre sur ses gardes à cet égard, mais il paraît recevoir leurs avis avec indifférence. D'après ce qu'on nous dit, il est certain que malgré la modestie de Bolivar, il jette encore ses regards sur le sceptre qu'il a été sur le point de saisir; et qu'il espère s'en rendre le maître en établissant ce qu'il lui plaît d'appeler une république militaire. Mais l'étoile du Libérateur est éclipcée, et quel effort qu'il fasse aujourd'hui pour ramener l'ordre dans ce malheureux pays, il n'en résulterait que sa honte et une perte certaine.

D'autres rapports des journaux de la Jamaïque représentent Bolivar comme étant populaire. On dit même qu'une réaction a eu lieu en sa faveur. Mais ce qui précède est d'une date plus récente.

La frégate de S. M. B. Shannon a quitté Carthagène le 12 juillet. Bolivar se rendit à bord pendant qu'elle était dans le port, et fut salué de 19 coups de canon. Le jour suivant il donna un repas somptueux à la Popa aux officiers de la frégate, et les autorités de Carthagène y furent invitées.

Depuis la réception des nouvelles ci-dessus, un arrivage direct nous a fourni des avis de Carthagène jusqu'au 8 août.

Une tentative d'assassinat sur le général Bolivar a été faite le 29 juillet. Les chefs du complot ont été saisis et sont maintenant en prison.

Les journaux continuent leurs doléances sur la mort du général Sucre; en général cet événement a occasionné de profonds regrets. Un ordre du ministre de la guerre enjoint aux généraux, chefs de corps et officiers de tout grade dans l'armée de porter le crêpe au bras pendant huit jours, en témoignage de respect pour sa mémoire.

Le général Flores a fait publier une proclamation, datée de Quito le 31 mai, par laquelle il annonce la séparation des provinces du Sud du reste de la Colombie, et leur formation en gouvernement indépendant; il est simple qu'il en soit le chef. L'histoire, dit-il, transmettra cette vérité aux siècles les plus reculés, « que le peuple du Sud de la Colombie n'a cédé qu'à la force des circonstances, et qu'il a été le premier à élever un monument à la gloire de Bolivar, le père et le fondateur de trois nations. » Guayaquil, Cuenca, San-Francisco de Quito, et plusieurs autres pays se sont prononcés par des actes en faveur de la séparation. Les départemens dont on se propose de former le nouveau gouvernement sont l'Ecuador, Guayaquil et Assuay.

Le gouvernement de Bogota a adressé, le 22 juin, des représentations au général Flores, dans l'espoir de le détourner, lui et le peuple du Sud, d'un projet aussi ruineux aux intérêts de la Colombie.

M. Boussingault, commandant en chef le corps du génie colombien, et M. Goudot, naturaliste, ont gravi les Andes de Quidio jusqu'à la région des neiges, et il résulte de leurs observations que le pic de Toluna est un volcan en pleine activité.

CARTHAGÈNE, 22 juillet.

Tout est confusion dans la Colombie. Tout s'annonce d'une manière lugubre et de mauvais augure. Les lauriers, fruits de nos victoires, se décolorent graduellement, et le nom de la Colombie ne sera bientôt plus qu'un titre de honte et de malheur. Dans quelle partie de son vaste territoire voit-on la vertu triompher du crime? Hélas! elle abandonne ses plus chers intérêts pour se transformer en un enfer d'abominations. Les monuments de sa grandeur et de sa gloire disparaissent. Elle se couvre d'habits de deuil, et gémit en secret, en pensant à sa destinée. Dans aucun tems l'esprit de faction ne s'est développé avec autant d'activité que dans les circonstances actuelles.

[Extrait d'une lettre reçue à Baltimore par le brick Harriet.]

MONTEVIDEO, 11 juillet 1830.

Les différends politiques qui existaient encore lorsque je vous écrivis dernièrement ont été réglés à l'amiable. Sans doute il est peu honorable au pays, que son gouvernement légal ait traité avec un individu qui, pour venger une injure personnelle, a plongé le pays dans la guerre civile. Tout considéré, cependant, c'était la marche qu'indiquait la prudence; elle a prévenu l'effusion du sang et la ruine des habitans dont les propriétés consistent principalement en chevaux et bêtes à cornes dont l'enlèvement est facile dans ces occasions. La constitution présentée par la législature, ayant été sanctionnée conformément au dernier traité par le Brésil et Buenos-Ayres, doit être proclamée le 18, et on lui prêtera serment. Nous aurons trois jours de réjouissances, pour lesquels on fait de grands préparatifs.

Le gouvernement n'est que provisoire et cessera lors de la réunion de la prochaine législature, dont les membres devront être élus quinze jours après le 18. De grands efforts sont faits par les deux partis pour obtenir la majorité. Lavalleya, qui est à la tête du premier, aura certainement l'appui des villes. Rivera commande à l'autre, et se repose sur l'influence qu'il exerce sur les habitans de la campagne. Il est bien à craindre que le triomphe de l'un ou de l'autre ne donne lieu à de

grandes difficultés. Autant que je puis en juger, le succès de Lavalleya serait un malheur pour le pays. Un homme capable de se conduire comme il l'a fait, est indigne, suivant moi, de figurer à la tête d'un gouvernement destiné à préparer le bonheur d'un nouvel état. Il n'y a point d'amélioration dans la situation de Buenos-Ayres. La guerre entre cette république et la province de Cordova paraît inévitable: quelques personnes prétendent néanmoins qu'on pourra s'entendre à l'amiable. Des préparatifs de guerre ont été faits des deux côtés, et si elle a lieu, elle sera décisive et fixera irrévocablement le sort des deux pays.

ÉTATS-UNIS.

NEW-YORK.

La nouvelle de l'admirable révolution qui vient de renverser la plus ancienne dynastie du monde, a été reçue aux États-Unis avec des transports qu'il serait difficile d'exprimer, mais que l'on devait attendre d'un peuple libre et éclairé. Le sentiment de bonheur et de joie dont elle a rempli les cœurs français a été partagé par tous les Américains, et leurs regards comme les nôtres se sont portés avec enthousiasme sur le pavillon aux trois couleurs arboré dans plusieurs endroits de la ville et à bord des paquebots du Havre. De toutes parts l'admiration a été générale pour cette énergique population parisienne qui, sans armes, mais forte de ses droits, de son courage et de son indignation, renverse dans quelques heures un trône soutenu par une puissante armée et par tous les rois de l'Europe; pour cette héroïque jeunesse que M. de Chateaubriand avait si bien appréciée en 1827, lorsqu'il disait: « On n'aperçoit autour de soi qu'une jeunesse pleine de talent et de savoir, une jeunesse sérieuse, trop sérieuse peut-être, qui n'affiche ni l'irréligion ni la débauche. Les déclamations ne la touchent plus: elle demande qu'on l'entretienne de la raison, comme l'ancienne jeunesse voulait qu'on lui parlât de plaisir. On l'accusait injustement de se nourrir d'ouvrages qu'elle méprise et qui sont si loin de ses idées qu'elle ne les comprend même plus. Et observez que cette jeunesse si tranquille maintenant sous la liberté de la presse, était tumultueuse au tems de la censure; elle s'agitait sous les chaînes dont on chargeait la pensée. Par une réaction nouvelle plus on la refoulait vers l'arbitraire, plus elle devenait républicaine. Elle nous poussait hors de la scène, nous autres générations vieillissantes, et dans son exaspération elle nous eût peut-être écrasés tous. Cessons donc de flétrir le siècle qui commence: nos enfans vaudront mieux que nous. »

Il est impossible, en lisant les détails, souvent contradictoires, fournis par les journaux anglais, d'avoir une idée bien exacte de la marche de ces événemens. Après la publication des ordonnances, rendues sur un rapport des ministres, écrit d'un style fleuri, et modèle de sophisme et d'absurdité, le premier coup paraît avoir été porté par la banque qui refusa d'escompter et par les journaux de l'opposition qui déclarèrent qu'ils ne se soumettraient pas aux ordonnances et dont la force armée fut obligée d'assiéger la demeure. Alors commencèrent les premiers attroupemens qui ne devaient plus se dissiper qu'après la chute du trône; et ce qui prouverait que ce mouvement a été spontané et ne fut précédé d'aucune combinaison, c'est qu'on ne voit figurer à la tête de ces rassemblemens aucun personnage connu, aucun chef qui les dirige, ce sont des masses qui se précipitent sans ordre, sans calcul, conduites seulement par l'indignation et l'amour de la liberté. L'histoire d'aucun peuple n'offre l'exemple d'une lutte aussi vigoureuse, aussitôt terminée, et suivie de la tranquillité et d'une si noble modération de la part des vainqueurs.

Mais au milieu de la joie que nous cause la nouvelle de si glorieux événemens, nous ne pouvons nous défendre d'un sentiment d'inquiétude pour l'avenir. Tous les rois de l'Europe, tremblans pour leurs trônes et leur pouvoir absolu, vont-ils se croiser de nouveau dans le but d'exterminer une généreuse nation qui repousse l'arbitraire et la tyrannie; chercheront-ils à arrêter dans sa course ce torrent qui menace leurs états, et dont les ravages se feront sentir d'abord en Italie, en Espagne et en Portugal; une nouvelle sainte-alliance cherchera-t-elle pour la troisième fois à imposer à la France une famille qu'elle rejette de son sein? Nous gémissons sur les maux qu'entraînerait une pareille guerre d'extermination, mais nous n'aurions aucun doute sur l'issue de cette lutte. La France toute entière se leverait pour défendre ses foyers et sa liberté, et l'ennemi reconnaîtrait à leurs coups les fils des soldats improvisés de 93, des vainqueurs de Gemmapes, de Valmy, de Fleurus. A cette époque de glorieuse mémoire la France était ruinée, sans crédit, sans armes, et elle a résisté à l'Europe; aujourd'hui elle est riche, puissante, ses enfans sont unis et n'ont pas dégénéré. Dans notre prochain numéro nous jetterons un coup d'œil sur les différens partis qui vont se disputer le pouvoir et nous discuterons leurs droits et chances de succès.

Extrait d'une lettre particulière écrite du Havre le 27 juillet:

La nouvelle chambre des députés est dissoute. La liberté de la presse est suspendue et la censure rétablie, même pour les ouvrages ayant plus de vingt feuilles d'impression. La pré-

le qui maintient le double vote, mais restreint le droit électoral aux seuls propriétaires fonciers. Tous ces changements ont été faits par ordonnances royales. D'autres ordonnances appellent au conseil d'état et à diverses fonctions éminentes les hommes les plus détestés de la nation, tels que les Franchet, Delavau, Dudon, Vitrolles, etc., etc.

En un mot, c'est l'attaque la plus violente, la plus désespérée qu'on puisse s'imaginer sur toutes les institutions du pays. Il paraît que ce n'est qu'après bien des hésitations qu'on en est venu là, puisqu'on avait déjà convoqué les pairs pour le 3 août et qu'on préparait déjà les choses pour la séance royale qui avait été fixée pour ce jour-là. On attribue partiellement ce changement subit et le parti qui en a été la suite à des dépêches du général Bourmont, qui portent le Trésor d'Alger à une somme encore plus élevée qu'on ne l'avait espéré et qui recommandent la vigueur.

Nous sommes et resterons tranquilles ici à cause de la nature de notre population, mais il faut voir ce qui en adviendra dans les grandes villes du royaume, et dans tous les districts manufacturiers, où les masses sont plus compactes et plus homogènes.

FAYAL, (Açores) 25 juin 1830.

Le brick-goëlette *Ann Hammond* de Boston parti de la Nouvelle-Orléans pour Madère après avoir relâché à Fayal pour y prendre des provisions, a été pris à 55 milles de Terceira par l'escadre de blocus, condamné, et envoyé à Lisbonne; un brick espagnol ayant un chargement complet a aussi été condamné; le brick anglais *Amelia*, venant de Sierra Leone, chargé en plein pour l'Angleterre a eu le même sort; et enfin le brick anglais *Velocity*, venant de Valparaiso avec un chargement, et 200,000 piastres en espèces, a été pris et condamné. Toutes ces prises sont envoyées à Lisbonne. Le capitaine du brick américain a été honteusement dépouillé de son linge de corps et de ses habits.

HAVANE.

Nous lisons dans le *Baltimore American* que les rédacteurs de ce journal ont reçu une lettre de leurs correspondants de la Havane en date du 7 août, dans laquelle il est dit que les détails de la conspiration découverte il y a quelques mois sont enfin connus. Un des prévenus nommé *Salis* dont la sentence de condamnation a été commuée en un exil de dix années a découvert tous les mystères, le but et les noms des conspirateurs. La commission « militaire » tribunal inflexible chargé de prononcer sur le sort des accusés, poursuit maintenant ses travaux avec vigueur. Cinq cents personnes de la Havane sont portées sur les listes des prévenus. Cinq ont été condamnées à mort, et plusieurs à dix années de chaîne et de travaux forcés à Ceuta.

Cette conspiration avait dans ses secrets, et ses points de reconnaissance, une grande ressemblance avec la maçonnerie. L'aigle noire était le titre et le signe de l'association. Elle délivrait des diplômes aux confédérés; et tous ceux qui refusaient d'adopter ses principes, et de se joindre à la conspiration (sans en excepter les étrangers), devaient périr par le glaive, et leurs biens être confisqués. Parmi eux se trouvent des hommes riches, jouissant de plus ou moins de considération, quelques officiers militaires européens, des avocats, notaires, etc., mais le plus grand nombre se compose, comme cela arrive toujours de gens de la classe inférieure, des barbiers, des bouchers, bateliers, etc. Voilà quel est l'aperçu des rumeurs du jour, des découvertes nouvelles, et de nouvelles versions remplaceront ces on dit du moment.

SCIENCES PHYSIQUES.

Expédition scientifique au Caucase. Cette expédition, partie, le 26 juin 1829, de Goriatchévovsk (eaux chaudes minérales du gouvernement du Caucase), sous le commandement du général de cavalerie Emmanuel, était accompagnée de MM. Kupfer, minéralogiste, Ménétrié, zoologue, conservateur du Musée de l'Académie des Sciences de Saint-Petersbourg, Lentz, professeur adjoint de physique, Meyer, de Dorpat, botaniste, Vansovitch, employé des mines, attaché à l'usine de Lougansk, et de M. A. Stchegloff (probablement Stchegloff,*) qui en a donné, dans la *Gazette de Tiflis*, une relation, reproduite par le *Journal de Saint-Petersbourg*, en date du 19 septembre (1^{er} octobre) 1829.

Après avoir surmonté toutes les difficultés que nous présentait la route, dit le narrateur, nous arrivâmes, le 8 juillet, au pied de l'Elborouss, et campâmes sur la rivière de Malka. Les bagages avaient été laissés à quinze verstes de l'Elborouss; une pièce de canon fut amenée jusqu'à huit verstes du camp. L'escarpement des montées et des descentes et le peu de largeur des sentiers tracés le long des flancs rapides des montagnes ne permettaient pas d'avancer plus loin autrement qu'à pied ou à cheval, à la légère; mais, sur toute la route nous n'avons rencontré nulle part ni les marais impraticables ni en général les obstacles qui, au dire de M. Klaproth et d'autres voyageurs, défendent l'entrée de l'Elborouss.

Le tems ne nous était pas favorable; des brouillards et des pluies continuelles rendaient notre marche très-pénible. Arrivés au pied de l'Elborouss, nous nous propositions d'attendre le beau tems; mais, à notre grande satisfaction, le ciel s'éclaircit le lendemain matin, et les deux cimés de l'Elborouss nous apparurent dans toute leur majesté.

MM. les académiciens résolurent de profiter de ce tems si favorable à leur entreprise. Nous nous empressâmes de les munir de tout ce qui était nécessaire pour cette marche difficile, c'est-à-dire de pieux, de cordes, etc. Ils eurent une escorte de quelques Circassiens et de volontaires pris parmi les Cosaques. Ils partirent du camp à neuf heures du matin, et ce n'est que vers le soir qu'ils atteignirent les premières neiges, où ils se disposèrent à passer la nuit, après avoir

monté environ huit verstes. Le lendemain, 10, ils se remirent en marche à trois heures du matin. La gelée les favorisait beaucoup, et ils avançaient avec assez de succès; mais leur marche devenait de plus en plus pénible, car la neige, commençant à fondre, s'enfonçait sous leurs pieds. Ils furent obligés de faire de fréquentes haltes, et se partagèrent en petites divisions. Restés dans le camp, nous observions avec la plus grande curiosité la marche lente des voyageurs. Vers neuf heures du matin, ils avaient gravi plus de la moitié de la montagne, et s'arrêtèrent pour se reposer derrière des rochers qui les dérobaient entièrement à notre vue. Une heure après, un seul homme parut au-delà des rochers, s'avançant d'un pas assez ferme et mesuré vers la cime de l'Elborouss. C'est en vain que nous nous attendions à le voir suivi par les autres voyageurs; personne ne parut, et, au contraire, plusieurs d'entre eux commencèrent à redescendre. Tous les regards se fixèrent sur celui qui accomplissait une entreprise aussi hardie. Se reposant à tous les cinq ou six pas, il avançait audacieusement; tout près du sommet, il disparut entre les rochers. Les spectateurs attendirent long-temps son apparition avec intérêt et impatience; vers onze heures on le vit tout-à-coup sur la cime même de l'Elborouss. Une salve de mousqueterie, la musique, les chants et des acclamations de joie firent retentir les airs à cette vue. Nous restâmes jusqu'au soir dans l'incertitude de savoir quel était celui qui, le premier d'entre les mortels, avait escaladé la plus haute des montagnes du Caucase, considérée jusqu'à ce jour comme inaccessible. Au retour des voyageurs, nous apprîmes que l'audacieux, qui avait seul osé tenter l'ascension de l'Elborouss, était un Kabardien, ancien pâtre, nommé Kiliar, homme contrefait et boiteux. Il a reçu en récompense le prix de 400 roubles, en assignats (400 frs.) et cinq archines de drap, qui avait été proposé par le général Emmanuel.

L'un des Académiciens, M. Lentz, est parvenu à une hauteur de 15,200 pieds. L'élévation totale de l'Elborouss, au-dessus de l'océan atlantique, est évaluée à 16,800 pieds, c'est-à-dire à près de cinq verstes en ligne verticale.

Nous avons vu dans les environs de notre camp, au pied de l'Elborouss, de belles chutes d'eau de plusieurs rivières; la plus belle est, sans contredit, celle qui est formée par la rivière de Malka; elle tombe, avec un bruit incroyable, d'une hauteur perpendiculaire de près de vingt saïènes; on n'aperçoit pas le courant de l'eau, mais les vagues se précipitent en masses isolées l'une après l'autre. A environ cinq saïènes au-dessus de cette cataracte se trouve un pont naturel en pierre, couvert d'herbe, et c'est ici que passe la route qui conduit dans le Karatchaïeff et les montagnes. En général, les sites de cette contrée sont fort beaux. On a trouvé dans les montagnes, pendant notre marche, du plomb, beaucoup de houille et du gypse, du porphyre, du jaspe, des conglomérations, etc. Toute la chaîne du Caucase est granitique.

MÉLANGES.

VOYAGE DE CANNES A GRENOBLE.

MARS 1815.

Nous avons publié plusieurs documents historiques sur le séjour de Napoléon à l'île d'Elbe, que leur importance a fait reproduire dans plusieurs journaux; ils nous furent communiqués par un homme qui accompagna Napoléon à l'île d'Elbe. L'article suivant nous vient de la même source.

.... Notre petite troupe, composée de sept à huit cents hommes, débarqua au golfe Juan vers une heure du matin. Nous passâmes le reste de la nuit dans une plaine isolée près du rivage de la mer. Chacun de nous se jeta à terre pour se reposer en attendant le jour, l'empereur sous un olivier, ses principaux officiers et les personnes de sa maison auprès de lui, les autres tout autour sur le sol fraîchement remué. Je n'ai pas besoin de dire que personne de nous ne ferma l'œil. Cette scène est encore présente à mes yeux: sur la gauche une petite maison bourgeoise, deux étages tout au plus, les volets fermés; c'était la seule qui on aperçût dans la plaine; la vallée de Grasse qui s'enfonçait entre des coteaux couronnés de verdure, et dont la brise du matin nous apportait les parfums; cette immobilité générale au milieu de laquelle s'agitaient des pensées d'hommes qui venaient changer les destins de ce peuple endormi!... Au point du jour, nous nous mîmes en mouvement. Ce lieu était peu habité. Parmi ceux qui se trouvaient sur notre passage, les uns apprirent en se réveillant que nous étions; beaucoup s'ignoraient d'abord. Bientôt cependant la nouvelle se répandit dans les environs. Il n'y avait pas long-temps que nous étions en marche, lorsqu'un vieux soldat vint se présenter à l'empereur. Au bruit de son approche, il avait quitté maison, femme, enfants. Il avait un petit havresac où se trouvaient quelques napoléons qu'il offrit à son ancien général, en lui demandant la permission de le suivre. On juge si l'empereur fut ému. « Eh bien! Bertrand, dit-il en souriant au grand-marchal, voilà du renfort! » Le vieux soldat commença le mouvement qui fut suivi par toute la France.

Je passe sur plusieurs incidents de notre marche, parce que je ne fais pas de l'histoire; je rapporte seulement ce qui m'a frappé le plus. La première fois que nous rencontrâmes une apparence d'opposition, ce fut entre Gap et Grenoble. Voici comment la chose se passa. Nous marchions en avant au nombre d'une vingtaine environ, avec l'empereur monté sur un petit cheval de montagne qu'il avait amené de l'île d'Elbe; puis, nous nous étions pourvus de montures comme nous avions pu. Les mieux partagés avaient de méchants chevaux, tels que ceux qui amènent des cerises à Paris; le reste de notre troupe était à peu près d'une lieue en arrière avec le général Drouot. L'empereur s'avançait en tête de notre petite avant-garde montée et composée comme on a vu, lorsque tout à coup nous nous trouvons face à face avec un régiment de ligne (le 6e, je crois) rangé en bataille le long du chemin. « On ne passe

pas, » nous cria la sentinelle. L'empereur nous fit rétrograder un peu et se consulta quelque temps. Sa résolution fut bientôt prise. Une partie des grenadiers nous avaient rejoints: il leur fit charger leurs fusils avec ordre de les porter sous le bras, demanda au chirurgien s'il avait ses caisses, et fit placer ses neuf Polonais auprès de lui; mais il mit un Français à leur tête, et lui recommanda de les faire parler français, car on avait répandu le bruit qu'il venait avec un ramas de brigands de toutes les nations. Il défendit à tous de faire la moindre démonstration hostile avant d'être attaqués. Nous nous remîmes en marche. L'empereur était toujours en tête, puis venaient ses fidèles Polonais, tourmentant leurs moustaches et faisant jouer leurs sabres dans leurs fourreaux; le reste suivait non point avec la régularité d'un corps d'armée en marche, mais plutôt avec l'aspect et dans le silence de troupes qui suivent un convoi. Le moment était décisif; chacun le sentait. Un coup de fusil de tiré, et Napoléon ne mourait point à Sainte-Hélène! Comme je l'ai dit, le régiment était rangé en ordre de bataille, des groupes de voltigeurs étaient disposés sur les flancs et sur une hauteur qui s'élevait de côté à quelque distance de la route; deux pièces de canon étaient pointées, avec leurs hommes à l'entour. En un mot, tout semblait annoncer qu'un engagement allait avoir lieu. Nous avançâmes: point de mouvement. Les soldats se tenaient raides à leurs rangs, les officiers auprès d'eux, pâles, mais également immobiles; ils sentaient quelle terrible responsabilité pesait sur eux en ce moment. Il ne fallait de leur part qu'un mot, qu'une syllabe, et peut-être, victime de cette obéissance passive à laquelle avait été habitué le soldat, Napoléon tombait frappé infailliblement, car il n'était qu'à trois pas. Mais soit qu'ils n'eussent pas d'ordre, soit qu'ils craignissent de n'être pas obéis, ce mot ne fut pas prononcé. Nous avançâmes toujours; même silence, même immobilité. Enfin, je ne sais lequel d'entre nous fit un mouvement vers les soldats et leur adressa quelques mots: une confusion s'opéra entre les deux troupes, si rapide, si instantanée, que je ne sus d'abord si c'était un engagement hostile ou une mixtion fraternelle. Bientôt je n'eus plus de doute, chaque soldat du régiment de ligne était dans les bras d'un de nous, et des cris redoublés de *vive l'empereur!* frappaient les airs. Nous marchâmes pêle-mêle, criant, pleurant, riant, nous embrassant; l'empereur avait un visage radieux; il disait des gaudrioles aux soldats. Les officiers suivaient, muets et embarrassés. A peu de distance, nous rencontrâmes les canonniers qui redescendaient tranquillement avec leurs pièces. « Ah! mes gaillards, leur cria l'empereur, vos canons étaient là haut nous faisant la grimace. Est-ce que vous vous en seriez servis contre moi? — Ah bah! répondirent-ils en riant, nous n'avions pas seulement de gargouilles. » Ce fut alors et alors seulement que l'empereur adressa un petit discours à ses nouveaux partisans. Bientôt après, le jeune et infortuné Labédoyère fit offrir à l'empereur son régiment, et se trouva sur notre passage. Moralement et matériellement ce fut pour nous un puissant renfort. Rien de mieux tenu que ce régiment, rien de plus beau que leur jeune capitaine. Un des soldats s'était procuré son aigle grosse comme le poing, qu'il avait mise au bout d'un bâton, et tous criaient à tue-tête *vive l'empereur!* Nous marchâmes tous ensemble vers Grenoble. Le général Marchand y avait fait quelques préparatifs de défense. Nous trouvâmes les portes fermées. La garnison était sur les remparts, les canonniers tenaient la même allumée auprès de leurs pièces. Nous restâmes là près de deux heures à parlementer ou plutôt à attendre qu'on nous ouvrît. Nous étions dans un angle formé par les fortifications et les ouvrages avancés d'une des portes sous les canons de la place. On ne devinerait pas à quoi nous passâmes le temps de part et d'autre. Parmi les soldats qui étaient sur les remparts, les uns entonnaient des chansons en l'honneur de Napoléon, le plus petit nombre répondait par des chansons royalistes. Quand les premiers chantaient, nous les accompagnions à grand renfort de voix, de sorte que cela ne ressemblait pas mal à des solos coupés par des chœurs. Deux heures s'écoulèrent ainsi. Enfin sur l'ordre de l'empereur, les sapeurs qui se trouvaient dans sa troupe donnèrent quelques coups de hache contre la porte. Aussitôt et comme si l'on n'attendait qu'une démonstration hostile pour céder, elle s'ouvrit, et nous entrâmes dans la ville. Alors, comme le dit Bonaparte, tout fut décidé et la France fut à lui. Aussi je m'arrête, car décrire sa marche jusqu'à Paris, ce serait décrire le voyage officiel d'un souverain, traversant ses états, à l'enthousiasme près, et faire une relation telle qu'on peut en faire dans toutes les gazettes.

DE LA CRAVATE,

CONSIDÉRÉE EN ELLE-MÊME ET DANS SES RAPPORTS AVEC LA SOCIÉTÉ ET LES INDIVIDUS.

Une cravate bien mise répand comme un parfum exquis dans toute la toilette; elle est à la toilette ce que la truffe est à un dîner.

La révolution fut, pour la toilette comme pour l'ordre civil et politique, un temps de crise et d'anarchie; elle amena pour la cravate en particulier un de ces changements organiques qui viennent, à des siècles d'intervalle, renouveler la face des choses. Sous l'ancien régime, chaque classe de la société avait son costume; on reconnaissait à l'habit le seigneur, le bourgeois, l'artisan. Alors la cravate (si l'on peut donner ce nom au col de mousseline et au morceau de dentelle dont nos pères enveloppaient leurs cous), n'était rien qu'un vêtement nécessaire, d'étoffe plus ou moins riche, mais sans considération, comme sans importance personnelle. Enfin les Français devinrent tous égaux dans leurs droits, et aussi dans leur toilette, et la différence dans l'étoffe ou la coupe des habits ne distingua plus les conditions. Comment alors se reconnaître au milieu de cette uniformité? Par quel signe extérieur distinguer le rang de chaque individu? Dès lors était réservée à la cravate une destinée nouvelle: de ce jour elle est née à la vie publique, elle a acquies une importance sociale; car elle fut appelée à rétablir les nuances entièrement effacées dans la toilette; elle devint le critérium auquel on reconnaissait l'homme comme il faut et l'homme sans éducation.

En effet, de toutes les parties de la toilette, la cravate est la

seule qui appartienne à l'homme, la seule où se trouve l'individualité. De votre chapeau, de votre habit, de vos bottes, tout le mérite revient au chapelier, au tailleur, au bottier, qui vous les ont livrés dans tout leur éclat, vous n'y avez rien mis du vôtre. Mais, pour la cravate, vous n'avez ni aide, ni appui; vous êtes abandonné à vous-même; c'est en vous qu'il faut trouver toutes vos ressources. La blanchisseuse vous livre un morceau de batiste empesé; selon ce que vous savez faire, vous en tirez parti: c'est le bloc de marbre entre les mains de Phidias ou d'un tailleur de pierres. Tant vaut l'homme, tant vaut la cravate. Et, à vrai dire, la cravate, c'est l'homme; c'est par elle que l'homme se révèle et se manifeste.

Aussi est-ce une chose reconnue aujourd'hui de tous les esprits qui réfléchissent, que par la cravate on peut juger celui qui la porte, et que, pour connaître un homme, il suffit de jeter un coup-d'œil sur cette partie de lui-même qui unit la tête à la poitrine.

Ainsi, cette cravate empesée, raide, droite, sans un pli, au nœud plat, carré, symétrique, comme si le compas du géomètre y avait passé, vous annonce un homme exact, sec, égoïste.

Cette cravate en mousseline claire, sans empois, onduleuse avec une roselle bouffante et prétentieuse,.... c'est un parleur élégant, diffus, fade; un noticier.

Cette cravate en batiste, ni trop élevée, ni trop basse, assez lâche pour laisser au cou et à la tête toute la liberté de leurs mouvements, avec un nœud gracieux, mais naïf et simple,.... c'est un poète élégiaque.

Je m'arrête, pour ne pas déflorer en quelques lignes un sujet digne d'inspirer des volumes, tant il a d'intérêt, d'étendue et d'importance.

Considérés sous le rapport de la cravate, les hommes se divisent naturellement en trois grandes catégories.

D'abord, pour commencer par celle qui mérite le moins notre attention, se présente cette classe nombreuse d'hommes qui portent la cravate sans la sentir, ni la comprendre, qui chaque matin tournent un morceau d'étoffe autour de leur cou, comme on fait d'une corde; puis, tout le jour, se promènent, mangent, vaquent à leurs affaires, et le soir, se couchent et s'endorment, sans scrupule, sans remords, comme si leur cravate eût été mise le mieux du monde. Gens sans actualité, continuant le 18e siècle au milieu du 19e; anachronismes vivants, trop nombreux, hélas! à la honte du siècle de lumière, et que nous ne mentionnons ici que pour mémoire; car, relativement à la cravate, ce sont des êtres négatifs.

Au-dessus d'eux viennent immédiatement ceux qui entendent ce qu'il y a de bien dans la cravate, et ce qu'on en peut faire, mais qui, n'en pouvant tirer aucun parti par eux-mêmes, sont réduits à copier autrui. Esprits étroits, stériles, sans imagination, sans une seule idée à eux, ils étudient chaque jour le nœud qu'ils reproduiront le lendemain. Quelle estime faire de ce *serum pecus* de la cravate? Je les comparerai à ces hommes frivoles qui cherchent chaque matin dans les gazettes les idées qu'ils auront toute la journée, ou aux mendiants qui vivent des charités d'autrui.

Au premier rang enfin se placent ces hommes forts et solides par eux-mêmes, qui sentent et comprennent la cravate, qui la comprennent dans ce qu'elle a d'essentiel et d'intime, avec cette énergie d'intelligence, cette puissance de génie, départies à ces mortels privilégiés, *quos æquus anavit Jupiter*. Ceux-là n'ont ni maîtres, ni modèles; ils trouvent en eux de grandes, de nobles ressources; ils n'écoutent qu'eux-mêmes; ils sont véritablement créateurs.

Car la cravate ne vit que d'originalité et de naïveté; l'imitation, l'assujétissement aux règles la décolorent, la glacent, la tuent. Ce n'est ni par étude, ni par travail qu'on arrive à bien; c'est spontanément, c'est d'instinct, d'inspiration que se met la cravate. Une cravate bien mise, c'est un de ces traits de génie qui se sentent, s'admirent, mais ne s'analysent, ni ne s'enseignent. Aussi, j'ose le dire avec toute la force de la conviction, la cravate est romantique dans son essence; du jour où elle subira des règles générales, des principes fixes, elle aura cessé d'exister.

Et cependant il s'est trouvé de par le monde un baron de l'Empesé, qui a publié *l'Art de mettre sa cravate! Art et cravate*, voilà de ces mots qui hurlent de se voir accouplés. Quelle confusion d'idées, et comme on juge un homme par un pareil trait! Aussi faut-il le voir, ce baron de l'Empesé, avec son col en pointe, sa cravate droite comme un carton, son nœud sec et plat, les bouts ramassés en avant et attachés avec une épingle, enfin tout ce qui se peut imaginer de plus *rococo*. Et son livre! c'est à faire naître un ris inextinguible. Des divisions, des séparations de genres, des classifications, des prohibitions, toute une législation aristotélique, un véritable Code à la Boileau. Voilà comme on prépare des entraves au génie, comme on l'emmaille des langes de la routine, comme on fournit des arguments et des textes à la médiocrité, comme on pervertit le goût public, s'il ne se trouvait des esprits fermes pour braver de ridicules obstacles, pour marcher en avant d'un pas assuré, et maintenir la cravate dans sa liberté native et dans son éclat.

Parmi eux, nous citerons un seul exemple, qui est des plus illustres, et qu'il sera toujours honorable de suivre. M. le prince de R..., aujourd'hui archevêque et cardinal, fut longtemps la gloire de la cravate. Vous ne l'eussiez pas vu défaire, essayer, recommencer à plusieurs reprises le nœud d'une même cravate. Il mettait dans cette partie de la toilette une ampleur, un grandiose qu'un petit esprit ne saurait comprendre. Vingt cravates étaient préparées devant lui; il en prenait une, la mettait à son cou et la nouait d'une main sûre qui ne connaissait pas d'hésitation. Le nœud lui déplaisait-il? Il jetait la première cravate, et en prenait une autre. Quelquefois il en essayait jusqu'à dix, quinze, avant d'être satisfait de son œuvre; car la cravate, expression de la pensée comme le style, est souvent rebelle comme lui. Mais quand il était parvenu à reproduire dans sa cravate ce type sans pareil qu'il avait dans l'esprit, on admirait, on s'extasiait. Son âme était passée dans le tissu léger, et s'y manifestait toute entière. On y voyait cette aisance, cette liberté d'esprit, sans laquelle il n'est pas d'originalité, et surtout cette chaleur d'âme, ce feu brûlant qui se développa plus tard en zèle religieux, et devint une vocation au cardinalat.

(La Silhouette.)

Vol des Oiseaux. — Un journal allemand parle, à l'occasion des pigeons voyageurs, de la vitesse de divers oiseaux. Selon ce journal, un vautour peut parcourir dans une heure une distance de 150 milles anglais. Des observations répétées, faites à la côte de Labrador, convainquirent le major Cartwright que l'oie à duvet faisait environ 90 milles par heure. Le vol de la corneille ordinaire est de 25 milles, et celui des hirondelles, selon Spallanzani, de 92 milles dans une heure. On a retrouvé à l'île de Malte, 24 heures après son départ de Fontainebleau, un faucon appartenant à Henri IV. Si le fait était constaté, il en résulterait que cet oiseau aurait fait dans les vingt-quatre heures 1,350 milles, ou 57 milles par heure, sans compter qu'il a dû se reposer pendant la nuit.

Leçon d'un Gastronom. — M. *** impatienté du service inattentif de son domestique, lui dit un jour : « Valentin, tu dînerez demain chez moi à table, dans cette même salle à manger. — Monsieur, c'est trop d'honneur que vous me faites. — Tu dînerez seul, et je te servirai. — Ah! monsieur, ne vous moquez pas d'un pauvre serviteur dont vous connaissez le zèle et le dévouement. — Il ne s'agit pas de zèle; je te servirai, la serviette sur le bras; mais prends bien garde, je te chasse si le lendemain tu ne te rappelles pas comment je veux être servi. » Ce qui fut dit fut fait. Depuis lors, M. *** est servi comme il le désire. Les saturnales des anciens furent instituées dans ce but-là : c'était le bon temps des maîtres et des valets. (Gastronomie.)

George IV était, s'il faut en croire les journaux anglais, un excellent musicien; il jouait fort bien du violoncelle et chantait avec beaucoup de goût et de méthode. Sa voix était une basse de belle qualité, et faisait un bon effet dans les morceaux d'ensemble, et principalement dans les glee, airs nationaux anglais qui se chantaient à plusieurs voix. Lorsque Mazzinghi dirigeait les concerts du dimanche, qui avaient lieu, il y a trente ou quarante ans, chez des personnages de haut rang, le prince de Galles était première basse chantante avec Crosskill, artiste du temps. On sait que George IV et Rossini ont chanté ensemble des duos à la grande satisfaction du prince.

MODES.

Les robes blanches sont toujours dominantes. — Nous ne saurions nous fixer sur une forme particulière de canezous; ils sont variés à l'infini; les plus généralement adoptés, sont ouverts par devant et à revers croisés, d'autres se ferment par derrière et offrent sur la devant une riche garniture qui se réunit aux jockeys.

— Nous avons encore observé que les robes de jaconats à mille mouches, appelées mousselines à la DANAE, avec une écharpe en crêpe poncéau brodée en soie, étaient d'un ensemble agréable.

— La forme des robes n'a presque pas éprouvé de modifications depuis une quinzaine de jours. Les corsages croisés sont adoptés pour la promenade comme pour les soirées. Les manches sont toujours larges et serrées du poignet jusqu'au coude; la différence consiste en deux poignets en long qui prennent du dessus de la main jusqu'au coude et forment ainsi le bas de la manche.

— On porte beaucoup de nœuds de ruda formant fichus.

— Le deuil, porté à l'occasion de la mort du roi d'Angleterre, a causé une triste intermission dans les dispositions des toilettes de la cour.

— Nous avons remarqué beaucoup de robes de gros de Naples gris-pâle, ceinture en rubans gros-grains à bordure cannelée; les écharpes de crêpe de Chine blanc, bordure et franges grises, sont de plus en plus adoptées. Nous ajouterons à cette observation le détail de quelques toilettes dont le bon goût se faisait remarquer dans plusieurs salons du noble faubourg : redingotte en batiste-laine noire brodée en soie noire, chapeau de paille d'Italie orné de rubans noirs et d'une palme de ruscotinus gris, feuillage en satin noir, petit fichu gris et noir en cravate.

— Chapeau de crêpe lisse noir orné d'un bouquet de bruyère noire, robe de bombazine noire, schal de crêpe de Chine noir à dessins brodés en soie grise; chapeau de reps indien noir, orné de deux branches de spirea, les fleurs grises et les feuillages noirs, fichus de grenadine noire à bordure satinée grise, robe d'alépine noire.

— Revenons aux modes de la saison. Les coiffures en cheveux ornées de fleurs et de perles sont généralement très-simples, quelques chaperons en fleurs roses, des anémones, des pavots, des petits bouquets au sommet de la tête, telles sont les coiffures préférées.

— On porte toujours beaucoup de chapeaux de paille d'Italie ornés de branches de feuillages très-déliées, une branche de fenouille, une branche de fougère, une de ciguë. Les chapeaux de paille de riz sont presque aussi nombreux, et également ornés de fleurs, de rubans de gaze, la plupart vert nougat.

Il y a peu de changements dans la forme des chapeaux dont la passe est toujours assez relevée. Beaucoup de plumes sont portées à la promenade par nos élégantes; mais elles sont groupées et contrariées en touffe. La forme de la tête du chapeau est celle dite à la jockey, c'est-à-dire à côte, ce qui est vraiment une nouveauté.

— Un complément indispensable à la toilette d'une femme élégante est un schal d'été, cachemire du Thibet, le fond du tissu très-léger à petites raies blanches; on en voit d'autres de couleur, semés de bouquets.

— Les grands chapeaux de forme ronde sont toujours adoptés pour la campagne comme les plus commodes et les plus élégants.

— Rien de nouveau dans la toilette des hommes. Nous nous bornerons à rappeler à nos fashionables que les habits violets des bois, bleu et vert, gilets piqués blancs, très-ouverts sur la poitrine, sont toujours généralement portés. Les pantalons en fil blanc sont de plus en plus en faveur.

ANNONCES.

Avis important aux amateurs de la Danse de société et de la Walse, et principalement à ceux qui tiennent à profiter d'une bonne méthode d'enseignement :

ÉCOLE DE DANSE ET DE WALSE.

M. et M^{me} ACHILLE ont l'honneur de faire savoir que leur Ecole de Danse rouvrira (pour les leçons au quartier) le 2 octobre prochain, mais que dès le mois de septembre, ils pourront donner chez eux ou en ville, des leçons particulières. S'adresser, pour le prix et conditions, à leur demeure, Walker street, No. 84. 53—

HOTEL DU COMMERCE.

No 76 Broad-st. New-York.

MM. WEYER et BROSSARD ont l'honneur d'informer le public que cet Hôtel, un des plus vastes de cette ville, tenu depuis longtemps par M. Collet, vient d'être entièrement restauré par leurs soins.

Messieurs les voyageurs et toutes les personnes qui voudront bien l'honneur de leur présence, y trouveront toujours des appartements élégants, de la plus grande propreté et disposés pour recevoir des familles entières; une table délicieuse, abondante et variée; des vins de premier choix; un Café à la Française, où se trouveront les journaux des principales places d'Europe et d'Amérique; des Bains, bien tenus; enfin, tous les soins et renseignements d'agrément et d'utilité.

Les propriétaires entreprennent, à toute heure, des repas de commande.

La table d'hôte est servie à 3 heures.

J. B. LAFOY, No. 27 Ann-street.

De retour à New-York, où il est connu depuis vingt ans pour faire les Perruques et Toupets à la perfection.

Entraîné par le désir de plaire, ou de prouver aux personnes de goût, qu'il fait nombre des talents distingués qui existent à New-York, dans l'art d'ajouter quelque chose à la beauté et d'embellir, ou cacher la décrépitude, par une merveilleuse illusion trompeuse à l'œil le plus clairvoyant, prévient le public, (se croyant sur de le satisfaire) que tout positif en cheveux fabriqué par lui qui ne donnerait pas une complète satisfaction, sera remplacé par d'autre au goût de la personne, sans autres frais que le transport, et même il rendra l'argent, si on le désire, mais la perruque n'ayant servi.

On peut s'adresser à lui pour une perruque, en lui envoyant la mesure du tour de la tête, et celle depuis la naissance des cheveux du front jusqu'à la jointure de la première vertèbre à la nuque, passant sur l'occiput, et y joindre un échantillon des cheveux.

Pour un toupet il faut couper un papier de la grandeur de la nudité : étant habillé de contenir les personnes, on peut s'adresser à lui, si on désire de l'ouvrage bien fait; si la personne désire du conrant et bon marché, il n'en fait pas; le prix d'une perruque 15 piastres, d'un toupet 10. 44....6m

PENSION ET CAFÉ FRANÇAIS.

No. 67 Congress-street.....BOSTON.

LOUIS CHARRIER a l'honneur de prévenir le public, qu'il vient de prendre la maison récemment occupée par Mlle Vose, où les dames et messieurs qui désireraient s'arrêter quelque temps, à Boston, trouveront des appartements bien garnis, et une table servie à la française, à des prix très modérés.

Sa maison est située près de la poste aux lettres et au centre des affaires; les langues française, anglaise, espagnole et italienne sont parlées dans la maison.

La cave est fournie en Vins de toute espèce et des meilleures qualités; on trouvera constamment, depuis 11 heures jusqu'à 4, du Café à la française et du Chocolat à l'espagnole. Potages, Côtelettes de mouton, Beefsteaks et autres articles seront servis à la minute. 10—6m

PAQUEBOTS DU HAVRE.

Lignes.	Navires.	Capitaines	Départ de N.-Y.
1	Charlemagne.	Robinson.	1 ^{er} fév. 1 ^{er} juin. 1 ^{er} oct.
3	Havre.....	Keene.....	10 " 10 " 10 "
2	Chs. Carroll.	Clark.....	20 " 20 " 20 "
1	Ed. Quesnell.	Hawkins.	1 ^{er} mars 1 ^{er} juil. 1 ^{er} nov.
3	Henri IV.....	J. B. Pell.	10 " 10 " 10 "
2	France.....	E. Funk.....	20 " 20 " 20 "
1	Sully.....	Macy.....	1 ^{er} avril. 1 ^{er} août 1 ^{er} déc.
3	François Ir.....	Skiddy.....	10 " 10 " 10 "
2	Erie.....	J. Funk.....	20 " 20 " 20 "
1	Formosa.....	Orne.....	1 ^{er} mai. 1 ^{er} sept. 1 ^{er} jan.
3	De Rham.....	Depeyster.	10 " 10 " 10 "
2	Ed. Bonaffé.	Hathaway.	20 " 20 " 20 "

Première ligne, consignataire au Havre, E. Quesnel l'ainé.

Deuxième ligne, Bonaffé, Boisgérard et Cie.; agents à New-York, Crassous & Boyd.

Troisième ligne, consignataires au Havre, La Rue & Palmer; propriétaires à New-York, C. Bolton, Fox & Livingston; courtiers, Crassous & Boyd.

Tous ces navires sont de première classe, et commandés par des capitaines expérimentés. Leurs emménagements sont élégants et aussi commodes qu'on le peut désirer. Le prix d'une traversée dans la chambre est fixé à \$140, pour lequel on fournira lits complets, vins et abondantes provisions.

AVIS.

Le docteur V. GUILLOU, ayant définitivement fixé sa résidence à New-York, a l'honneur de prévenir le public, qu'on pourra le consulter tous les jours à son domicile No. 111 Broadway. L'expérience qu'il a acquise par un long séjour sur la côte du Mexique, et dans les Indes occidentales et l'étude particulière à laquelle il s'est livré des maladies ordinaires dans ces climats, le mettent à même de donner des conseils salutaires aux personnes qui auraient l'intention de les habiter. Les français et les espagnols ignorant la langue anglaise, pourront consulter le Docteur Guilloù dans leur propre langue. Il se réfère :

à New-York, aux docteurs	Alex. H. Stevens, J. W. Francis, J. J. Graves,	
à Philadelphie "	R. Laroche Thos. Harris	
à Baltimore "	Samuel Baker R. W. Hall V. Potter, etc.	Professeurs de l'université de Maryland.

Le docteur Guilloù recevra volontiers dans son étude, deux élèves en médecine, ou un plus grand nombre, qui indépendamment des moyens qu'ils trouveront chez lui de se perfectionner dans leur profession, auront la faculté d'y acquérir sans frais la connaissance des langues française et espagnole. 41

AVIS.

M. JOSEPH COLLET vient d'ouvrir un magasin de VINS au No. 133 Greenwich street. On trouvera dans son établissement toutes espèces de Vins et Liqueurs, qu'il vendra au plus bas prix possible, et, pour donner une idée de ces prix, il fait savoir qu'il délivrera en ville, des Vins rouges, de bonne qualité, à \$1 25 la douzaine de bouteilles; et à 50 cents par gallon, pris par damejannes.

On trouvera également au même établissement, de l'huile fine, des prunes, figues, amandes, raisins, olives, capres, anchois, sucre, café, lentilles, fromage, et autres articles; et outre les vins français, un assortiment complet de vins de Madère et de Porto, et le tout sera vendu aux prix les plus modérés.

Gl' Italiani di ogni ceto, qui residenti o di passaggio, che si sentano disposti a festeggiare in allegro democratico banchetto gli ultimi avvenimenti di Francia, che debbono riguardare come l'aurora di un fausto giorno per la loro bella ed infelice patria, sono invitati a riunirsi il giorno 9 del corrente alle 7 pomeridiane, in casa del sottoscritto n. 381 Broadway, onde nominare i deputati del banchetto, e fissare il giorno, il luogo ed il programma. O. DE A. SANTANGELO.

Le soussigné a l'honneur de prévenir le public qu'il est autorisé par MM. les éditeurs des journaux *El Redactor*, *El Mercurio de Nueva-York*, *El Mensajero Semanal*, rédigés dans cette ville, *El Espanol de la Nouvelle-Orléans*, et la *Gaceta de Bayona*, de recevoir les souscriptions aux dits journaux ainsi que les annonces que l'on désire y faire insérer, ces dernières doivent lui être adressées franc de port.

EUGÈNE BERGONZIO, Broad-street, No. 8.

Consulat de France à Philadelphie. — M. AMBROISE CORMIER, né au Mans (Sarthe), est prié de se présenter ou de faire connaître le lieu de sa résidence au Consulat de France à Philadelphie. Les personnes qui pourraient faire connaître au même consulat l'époque et le lieu du décès de la dame veuve BRUNEAU GOREAU, née Bourrot, de La Rochelle, (Charente inférieure), et de Mlle MARIE-JOSÉPHINE GOREAU, et la paroisse où elles ont été inhumées rendraient service à la famille de ces dames. Le bureau du Consulat est ouvert de 10 h à 3, Spruce-street No. 188. 56—3f

SYLVESTER, 130 Broadway.

Prend la liberté de rappeler aux personnes qui lui donnent leurs ordres, que, chaque JEUDI, on fait un tirage de la Loterie de New-York et qu'il a reçu de l'Etat une licence pour vendre des billets, ou parts de billet.

Sept. 9, extra class,..... \$20,000, \$10,000, \$5,000, \$3,000
100 de \$1,000, 16 de \$500.
Prix du billet, \$10.

On demande, une dame française de bonne éducation et bien recommandée pour occuper une place de confiance dans une famille. Et une Française avantageusement connue, pour servir en qualité de femme de chambre.

S'adresser au bureau de ce Journal.

FONDERIE EN CARACTÈRES D'IMPRIMERIE.

WM. HAGAR et Cie. ont transporté leur fonderie du No. 20 aux Nos. 29 et 31 Gold-street. Ils ont un assortiment complet de caractères qu'ils offrent aux prix suivants.

Six lignes au-dessus de Pica, au même prix que partout ailleurs.	
Pica.....	36 cents.
Long-Primer.....	40
Bourgeois.....	46
Nonpareil.....	90
Diamond.....	\$2.
Small Pica.....	33 cents.
Brevier.....	56
Minion.....	70
Pearl.....	\$1 40

A six mois de crédit, ou à 7 1/2 pour cent d'escompte. Ils prennent de vieux caractères en paiement, à raison de 9 cents la livre.

WM. HAGAR et Cie. appellent l'attention des Imprimeurs à leur nouveau métal qu'ils garantissent supérieur à tout autre employé dans ce pays, et qui est de 10 à 12 p. c. plus léger que l'ancien. Ils ont de nouveaux moules depuis le Pica jusqu'au Diamond, et sont agents de M. Samuel Rust, inventeur de la presse dite *Washington Press*, qu'ils vendront à un prix modéré.

LIBRAIRIE FRANÇAISE DE THOISNIER DESPLACES.

A Paris, rue de l'Abbaye, No. 14 faubourg St-Germain,
A New-York, corner of Exchange-place & William-st. No. 32.

Reçu par le dernier paquebot :

Histoire de Napoléon, par M. de Norvins, troisième édition, revue, corrigée et augmentée par l'auteur; 4 gros volumes in-8, ornés de Portraits, Vignettes, Cartes et Plans, \$13.

Biographie Universelle, ancienne et moderne, ou Histoire, par ordre alphabétique, de la vie publique et privée de tous les hommes qui se sont fait remarquer par leurs écrits, leurs actions, leurs talents, leurs vertus ou leurs crimes. 52 vol. in-8, \$80.

Annuaire Historique Universel (années 1818 à 1828 incluses), avec un Appendice contenant les actes publics, traités, etc., etc. 1 fort vol. in-8 de 900 pages chaque année, se vend séparément, \$3.

Répertoire du Théâtre français, avec les commentaires par Voltaire, Racine, Laharpe, etc., édition classée dans un nouvel ordre, précédée de notices sur les auteurs et les acteurs célèbres.

Dictionnaire synonymique de la langue française, par J. C. Laveaux, auteur du grand Dictionnaire de la langue française et des difficultés de cette langue, 2 vol. in-8.

Dictionnaire français-espagnol et espagnol-français (nouveau) avec la nouvelle orthographe de l'Académie espagnole, 2 gros vol. in-8, 1300 pages, imprimés à deux colonnes sur papier fin, broché, \$6.

Diccionario geografico universal, traduit sur Malte-Brun, 2 gros vol. in-8, reliés avec filet, \$7.

Œuvres complètes de Buffon, mises en ordre par M. le comte de Lacépède, enrichies par ce savant d'une vue générale des progrès des sciences naturelles; nouv. éd., ornée du portrait de l'auteur et de 245 belles gravures. 26 volumes in-8.

Histoire Naturelle des Quadrupèdes, Ovipares, Serpens, Poissons et Cétacées, par M. le comte de Lacépède; 5 vol. in-8, ornés de 115 planches, ouvrage faisant suite aux éditions de Buffon.

Les prix sont ceux de France auxquels on ajoute les frais de douanes et transport.

La maison se charge de toutes commissions ou recouvrements sur l'Europe.

AUX AMATEURS DU BON GOUT.

A. C. SMETS et Cie., Broadway, No. 258, s'exerçant toujours à réunir chez eux toutes les Graces, tellement favorisées par les Dames, ont le plaisir d'annoncer qu'ils viennent de recevoir des envois de leurs agents en Europe, qui surpassent, par l'élégance et la grâce des articles, tout ce que l'on a vu jusqu'à présent; les Dames sont invitées de venir partager l'admiration que ces nouveautés inspirent. Les brillantes robes de bal sont d'un goût rare; les dessins exquis des riches voiles de blonde et de dentelle sont surprenants. Les broderies, les boas, les bonnets, les écharpes, les pèlerines, les cravattes et les canezous sont les produits des plus célèbres fabricriques. Enfin dans leur joli magasin se trouve tout ce qui peut plaire à ce goût délicat qu'offrent à nos yeux les toilettes charmantes des Dames de l'Amérique.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION.

Le *Courrier des États-Unis* paraîtra tous les samedis et mercredis. — Le prix est de huit dollars par an, payables à l'expiration du premier semestre, non compris le port. — Les souscriptions subsisteront jusqu'à la notification régulièrement faite que l'abonné veut cesser de l'être. Néanmoins, tout nouveau semestre commencé sera achevé. — Les personnes qui habitent des lieux où le Journal n'a pas d'agents, sont tenues de payer d'avance le montant de leur souscription.

On souscrit : à New-York, au bureau du *Courrier des États-Unis*, No. 7 Broad-Street, où les lettres, communications et envois doivent être adressés, francs de port, à MM. les Éditeurs du *Courrier des États-Unis* ou à M. Wm. A. WISHART, Caissier du Journal.

PRIX DES ANNONCES.

Par abonnement à l'année \$20, avec le Journal.
\$15, sans le Journal.
\$1 pour chaque insertion n'excédant pas un carré d'impression; pour la première fois et 50 cents pour chacune des fois suivantes.